

« La religion est source d'aliénation. »

*La religion est le soupir de la créature accablée,
l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit
d'un état de choses où il n'est point d'esprit.
Elle est l'opium du peuple.*

Karl Marx (1818-1883)

Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel (1844)

Nombreux sont les penseurs qui ont fait reposer l'essence de la religion sur une attitude de soumission, liée à la position de domination des dieux : la déclamation (sur le mode de l'injonction) des dix commandements dans l'Ancien Testament et les interventions régulières du dieu monothéiste pour ramener les hommes dans le droit chemin sont là pour le rappeler. Mais le récit biblique et les données de l'histoire nous enseignent que les hommes ont, en retour, perpétuellement été tentés de se soustraire aux contraintes imposées par leurs dieux. L'histoire des hommes avec leurs dieux est-elle celle du jeu du chat et de la souris, de la soumission et de la dérobade ? La religion entrave-t-elle ainsi *par définition* la liberté individuelle ? Est-elle de la sorte « aliénante » comme l'affirment ses adversaires les plus farouches ?

Le philosophe Rudolf Otto (1869-1937), le sociologue Émile Durkheim (1858-1917), ou l'historien Mircea Eliade (1907-1986) ont (entre autres) défini d'une même voix le sacré* comme la caractéristique principale de la religion parce qu'objet d'une vénération craintive, et les pratiques qui lui sont associées comme les expressions sociales ou individuelles de ce sentiment. Ainsi la religion est-elle vue sous ses aspects

doctrinaux et pratiques comme subordination, obéissance ou contrainte.

Cette vision de la religion, faut-il le rappeler, est résolument suspendue à des représentations monothéistes. Dans leur combat déterminé contre la magie et la sorcellerie, le judaïsme, d'abord, le christianisme, ensuite, semblent avoir rejeté une alternative qui se serait avérée nettement plus satisfaisante pour les théoriciens de l'aliénation par la religion. En effet, le rapport singulier des hommes aux dieux ou aux esprits qui caractérise les pratiques magiques ne s'apparente que peu à la résignation. Au contraire, comme l'a montré l'anthropologue français Marcel Mauss (1872-1950), la magie est avant tout une tentative de contrôle exercée sur les forces surnaturelles, même si celles-ci se dérobent continuellement aux velléités de l'homme de les soumettre. Tout au plus peut-il modérer les désordres consécutifs de l'intervention des esprits surnaturels dans le monde des hommes, en s'attirant leurs bonnes grâces.

Si la servitude de l'homme est contenue dans la religion et s'exprime par elle, son origine n'est pas nécessairement religieuse : en d'autres termes, l'aliénation que l'on impute à la religion n'est rien d'autre que l'aliénation que l'homme s'impose à lui-même à travers la vie sociale. Pour Ludwig Feuerbach (1804-1872), l'homme se soumet moins au sacré qu'à la société elle-même : « l'adoration de Dieu » explique-t-il « n'est qu'une conséquence, qu'une manifestation de l'adoration de l'homme par lui-même ». Cette thèse trouvera un écho considérable chez deux pères fondateurs de la sociologie, Karl Marx et Émile Durkheim. Ce dernier est le père d'une théorie sociologique que l'on peut résumer ainsi : l'objet de la religion n'est rien d'autre que la société, mais les hommes n'en ont pas conscience. En posant par ailleurs que la

vie sociale est contrainte, le théoricien français, suggérait que parce qu'elle est sociale, la religion ne pouvait qu'être astreignante. La religion ne saurait exister dans la société sans normes (doctrines), sans obligations (devoirs) ni prescriptions (interdits, comportements fixés par la tradition) : y adhérer revient à se soumettre à ces contraintes.

L'existence de contraintes objectives n'est cependant pas nécessairement une source d'aliénation. Selon Feuerbach « le sentiment que l'homme a de sa dépendance, voilà le fondement de la religion ». C'est précisément sur ce point que la question de l'aliénation trouve tout son sens. Ce n'est pas tant le fait d'être sous la contrainte que de la ressentir qui fait surgir le sentiment d'aliénation à travers la perception de la dépendance, de l'entrave à la liberté individuelle, de la subordination à des institutions de pouvoir. Mais c'est avec Marx que la thèse de l'aliénation par la religion va connaître ses développements les plus substantiels. La démonstration de Marx repose sur une idée relativement simple : la religion, comme toute idéologie, a une fonction de « masque ». Elle dissimule aux masses sociales les rapports de domination de classe auxquelles elles sont soumises. Pour Marx, si la religion est « opium du peuple », c'est parce qu'elle donne aux couches sociales les moyens de supporter (et donc d'accepter) leurs conditions d'existence. Les élites de tous pays peuvent asservir en toute quiétude les masses laborieuses, tant que les doctrines religieuses légitimeront leur pouvoir et justifieront en même temps le destin pénible des plus basses couches sociales qui accepteront ainsi leur sort (parce que « Dieu l'a voulu ainsi ») et qui en retireront malgré tout une satisfaction (parce que la souffrance terrestre trouve en contrepartie une promesse de béatitude céleste).

En définitive, il existe deux manières de considérer la religion sous l'angle des théories de l'aliénation. Elle peut être vue comme aliénation invisible, ignorée, masquée par le sentiment de bien-être que la religion suscite par ailleurs grâce, notamment, aux réponses qu'elle apporte à la souffrance humaine quotidienne (c'est précisément la thèse de Marx), ou encore aux effusions qu'elle occasionne lors des activités rituelles (c'est la position de Durkheim). Elle peut être inversement considérée comme une aliénation ressentie, lorsque la pression qui s'exerce sur l'individu est l'objet d'une souffrance.

Mais l'aliénation n'est pas nécessairement souffrance : elle peut être pleinement consentie et source d'épanouissement. Les moines et ascètes de confession chrétienne ou bouddhiste, les mystiques arabes et juifs, les ermites et pratiquants du yoga s'imposent tous des exercices spirituels et des règles de vie très stricts qui les contraignent autant qu'ils les délivrent de leur condition humaine. Résumant les positions théoriques les plus communes en sociologie, le sociologue italien contemporain Enzo Pace distingue entre deux grandes conceptions de la religion : à l'une correspond un système de contrôle social et une forme d'aliénation qui s'exerce sur l'individu à son insu ; à l'autre, un support social nécessaire à l'expression des désirs et à l'exercice de mécanismes psychologiques inhérents à l'être humain. Ce qui signifie plus simplement que s'engager dans une activité religieuse implique nécessairement faire l'expérience d'une contrainte qui peut s'exercer avec plus ou moins de force. Mais celle-ci n'est aliénation pour les individus qu'à partir du moment où elle n'est pas pleinement approuvée. Elle ne l'est pour les théoriciens qu'en fonction de la posture (critique ou bienveillante) adoptée à l'endroit de la religion.